

SOUS LE S... DU SECRET

L'honorable famille Le Seaux avait atteint le sommet de sa prospérité grâce à la production de lin du Léon. Son commerce de toiles fines avait acquis un rayonnement européen, favorisé par l'essor du trafic maritime. Très tôt le clan familial avait manifesté son intérêt pour l'expression artistique et contribué en particulier à la création de nombreuses œuvres religieuses locales. Par la suite, son goût des Arts n'avait cessé de se développer au gré de ses échanges commerciaux et contacts multiples avec les Pays-Bas et, au fil des générations, des talents de peintre et de poète s'étaient affirmés chez les Le Seaux. La tradition familiale s'ancrait, semble-t-il, dans les prémices de la Renaissance : on évoquait la mémoire d'une aïeule considérée comme la source de la sensibilité familiale à la peinture et à la poésie. Pourtant, dans cette famille « sans histoire », prospère, cultivée, qui jouissait d'une excellente réputation dans divers domaines, à une certaine époque une rumeur s'était répandue, en rapport, semble-t-il, avec les activités intellectuelles et artistiques de certains de ses membres qui avaient laissé entendre, de manière allusive, l'existence d'un secret ! Or, selon la mémoire familiale, et la consultation de registres paroissiaux puis municipaux en faisait foi, la petite cité portuaire avait au fil du temps abrité plusieurs branches de Le Seaux. Afin de distinguer cette branche fortunée, dotée de talents artistiques, des familles homonymes de rang plus modeste, la rumeur, qui avait filtré, alimentée par des confidences de la domesticité, utilisait la formule « Le Seaux du secret », information qui s'accompagnait soit d'un clin d'œil complice, soit d'un air entendu, appuyé d'un hochement de tête conspirateur.

Le lecteur imagine sans peine le genre d'hypothèses qui faisaient leur chemin dans les esprits, que ce fût dans la famille ou parmi la population. On essayait d'imaginer de quel ordre pouvait bien être le dit secret. Le commerce avec les Pays-Bas avait ouvert certaines familles à une vision du monde plus cosmopolite ; de solides amitiés s'étaient nouées, conclues parfois par des alliances matrimoniales. Ce qui amena les gens à s'interroger sur la possible introduction d'autres croyances et pratiques religieuses au sein de la famille, cette aïeule, par exemple...? Chez les Le Seaux même, on se demandait si une œuvre, picturale ou littéraire, avait pu être dissimulée, ou détruite pour ne pas choquer et susciter la réprobation, voire ne pas risquer une condamnation, dans des époques qui avait connu bien des controverses et querelles, en particulier depuis l'expansion des idées d'Erasme et de Luther. Les uns évoquaient l'audace d'un sujet littéraire ou d'un style d'écriture, d'autres le non-respect des canons académiques dans la manière de peindre, d'autres encore insinuaient qu'il y avait peut-être une copie de chef-d'œuvre oubliée quelque part, ou un exemplaire rare d'une création littéraire ou d'un livre « hérétique » ; on alla même jusqu'à s'interroger sur d'éventuels liens avec une société secrète –on murmurait « franc-maçonnerie »...

Au fil du temps la demeure ancestrale s'était agrandie tout en conservant la singulière disposition d'un atelier de peinture contigu au salon-bibliothèque. On y entra par une porte dérobée, car de longue date cette pièce faisait également office de cabinet de curiosités et selon l'usage, son accès était réservé à des visiteurs de choix. L'endroit, bien que vaste, était aux trois-quarts encombré et quelque peu en désordre : étagères remplies d'œuvres diverses, cartons, châssis, chevalets, meubles débordant de matériels, produits et instruments divers à même le sol. Cependant l'espace de travail du côté des fenêtres, où trônait un grand chevalet, restait dégagé tandis que dans un recoin se trouvait encastrée une vitrine, qui pouvait être dissimulée par une épaisse tenture. Face à la diversité des objets conservés, le regard était d'abord sollicité par une paire de lunettes médiévales placée à hauteur d'homme, et dont la grosse monture s'articulait sur un axe central pour pincer le nez, puis, un peu en retrait, par un remarquable portrait ancien de Saint-Luc (peintre, disait-on) ; un peu plus à droite, quelques petits formats de croquis anatomiques, une gravure italienne du XVI^{ème} réunissant « les instruments de l'écrivain » retenaient l'attention, tandis que sur le devant, une sorte de coupe nacrée sur pied en vermeil, ciselée à partir d'un exotique nautilus ravissait le visiteur. Pourtant,

la pièce la plus inattendue était –clin d’œil de l’Histoire !- un fragment de bandage d’une très ancienne momie égyptienne mentionné « *en lin* »! Autre surprise : lorsque l’on se retournait on découvrait dans le coin au-delà des fenêtres, un authentique squelette qui, sur son socle, semblait toiser le visiteur et dont la présence dès la fin du XVIème était attestée dans une représentation de l’atelier, une des rares œuvres datées qui garnissaient les murs. Cet intérêt de la famille pour la science médicale de l’époque était confirmé par la proximité d’une petite copie de « La leçon d’anatomie » de Rembrandt. Quant aux diverses et austères « vanités » accrochées en bonne place, et qui contrastaient avec les thèmes et la diversité chromatique de l’ensemble des tableaux, elles semblaient exprimer l’intérêt et la permanence de préoccupations d’ordre religieux et philosophique.

Ainsi, c’est tout naturellement que ce lieu, autant que la bibliothèque, avait été la source de recherches pour plusieurs des héritiers successifs qui avaient consacré une partie de leurs loisirs à mettre au jour des indices pouvant donner corps à cette rumeur d’aspect énigmatique, sans toutefois aboutir. Or, dans les années 1820, alors que le dépouillement fastidieux d’archives abondantes, tant familiales que professionnelles avaient découragé les recherches, un clerc de notaire, ami de la famille, fit connaître qu’il existait, parmi d’innombrables volumes de documents comptables, une liasse de correspondance du début du XVIIème avec un certain De Emmer, artiste peintre établi à Delft et –était-ce là la clé du mystère ?- dont le nom flamand correspondait à « Le Seau » et qui, converti au protestantisme, aurait fui la France après 1685. Membre d’une guilde d’artistes, et devenu associé d’un certain P.Hirsch-Ynhel, ce dernier lui avait fait une confidence : il se vantait d’avoir un lointain ancêtre qui avait eu l’idée d’utiliser comme liant pour sa peinture l’huile de lin à une époque où l’usage était au mélange blanc d’œuf-eau-gomme. Ce procédé secret, avait-il ajouté, avait été très envié par les Italiens, car il permettait un séchage plus lent, un travail des nuances et surtout, la longévité du coloris.

C’était donc là le secret, venu de Hollande ? Un véritable « saut du secret » ! Par contre, oh, déception ! L’existence de ce parent exilé rendait improbables les spéculations de la famille sur la signature en partie effacée « .. *e.m.er* » -un *Vermeer* ?- au bas d’un portrait de femme blonde, dans une des chambres.

Hélas, il fallut vite déchanter : il était notoire que depuis la fin du XV^{ème} siècle, Jan Van Eyck puis de nombreux Flamands avaient repris cette très ancienne utilisation de l'huile de lin. La mémoire familiale oublia vite ce « secret de Paul Hirsch-Ynhel ».

Vers 1860 les affaires de la famille Le Seaux avaient décliné face à la concurrence des cotonnades et le dernier descendant, célibataire, étant décédé, la maison fut acquise en l'état par un médecin, cousin éloigné et amateur d'art revenu s'installer dans sa ville natale, qui la rénova sans en bouleverser l'agencement général. Il arriva qu'au cours de travaux dans une petite dépendance encombrée de matériels en tous genres, un terrassier mit au jour une trappe de bonne taille dans le sol de terre battue et il éprouva un certain trouble lorsqu'il dégacha au milieu de fioles, bouteilles et petites jarres un seau en bois cerclé de métal, comme ceux qui servaient à puiser l'eau ; celui-ci était muni de son couvercle ceint d'une bande goudronnée et confusément notre homme fit le rapprochement : « le seau du secret ! ». La présence d'autres corps de métier lui imposa de replacer promptement sa découverte dans cette cavité aux allures d'ancienne glacière. Ce fut donc de nuit que notre homme se glissa dans le chantier et put bientôt contempler à la lueur de sa chandelle un véritable arc-en-ciel : une douzaine de pots en verre qui contenaient poudres, granulés et cristaux aux couleurs encore vives pour certains. Il écarta les poudres d'un blanc éclatant, ocres, vermillon ou brunes et manipula fébrilement des cristaux d'un bleu inouï, ou turquoise, d'autres d'un vert diapré, et par-dessus tout de la poudre dorée...Ebloui il emporta chez lui ce trésor mais l'illusion fut de courte durée. Lors d'une soirée bien arrosée à la taverne, le samedi soir, il ne put s'empêcher d'épater ses compagnons en faisant allusion à sa découverte. Las ! L'un d'eux, artisan peintre, mit fin à ses espoirs de richesse en déclarant que ces poudres et cristaux étaient des pigments utilisés pour fabriquer certaines couleurs, ce qui provoqua rires et moqueries : leur compagnon était devenu le « sot du secret » en quelque sorte...

Les travaux achevés, le médecin put se consacrer à sa passion pour l'Art. Il avait décidé de conserver en l'état bibliothèque et atelier. A première vue, la première correspondait bien au goût d'un « honnête homme » par les choix très éclectiques des ouvrages et la qualité des auteurs. Intrigué, il avait juste entrouvert un recueil de poésie

du XVIIIème siècle, placé bien en vue, dont l'auteur était un certain Romaric Le Seaux. Mais plus que tout c'était l'atelier qui l'avait fasciné et il s'y rendait dès qu'il en avait le loisir. Il avait déjà passé en revue bon nombre de dessins, gravures, et tableaux disséminés dans toute la maison pour faire un accrochage à son goût dans son fumoir et il envisageait d'y ajouter deux « vanités » qu'il appréciait tant par le motif que par la facture. Il avait également le projet de déplacer le squelette sans son socle, trop haut, dans son cabinet de consultation ; masqué par un paravent oriental, il serait utile lorsqu'il accueillait des étudiants en formation. Le jour où, juché sur un escabeau il examinait de près cet hôte familier afin de vérifier son état et prendre quelques mesures en vue d'un transport délicat, il observa un détail insolite : sur le haut du crâne, vers l'arrière, une trace circulaire d'environ 5 cm. Cela ne ressemblait pas à une ossification comme après une trépanation ; il remarqua une sorte d'encoche à la base et s'étant muni d'un scalpel il parvint à entamer une sorte de mastic et découpa peu à peu une petite calotte. A demi surpris –il avait vu des crânes-urnes au Brésil – il put extraire un petit étui en cuir cylindrique ; à cet instant, ému, il alla jusqu'à une table pour couper une des extrémités et il en sortit un mince rouleau de parchemin sur lequel il put lire :

*Par delà les siècles
l'artiste féconde
le désordre du monde.
Ses doutes et échecs
sublimement notre nature.
Poète : Lis tes ratures !
Peintre : Lie tes ratures !

D. HUGON 1527*

C'était donc ça pensa-t-il : « L'os haut du secret » et son message !
Et lui revint à l'esprit la dédicace de ce recueil qu'il avait remarqué récemment et qui célébrait à sa manière la pérennité de la création humaine, littéraire entre autres : une bonne nouvelle en quelque sorte...

*Le Seaux est notre patronyme.
Illustre famille de drapiers
Touchée par la grâce divine,
Talentueuse en son métier
Elle excelle en deux disciplines,
Rêve de ceindre des lauriers.
Armoricaine d'origine
Tournée vers Delft par amitié,
Unie par une double culture
Réunissant en atelier
Et la peinture et l'écriture.*